

Atelier III – Le récit d’une expérience

Consigne d’écriture : Vous avez, à un moment de votre vie, rencontré une personne qui, pour diverses raisons, a arrêté votre regard, sans pour autant que votre fréquentation ait été continue, importante. C’est le caractère particulier de cette personne que vous tenterez de restituer, alors même que des éléments peuvent vous manquer : il s’agit donc d’un portrait troué, avec des hypothèses sur ce qui manque, mais pas de fiction.

Deux extraits de récits ont été lus avant l’entrée en écriture : Pierre Bergounioux, *Un peu de bleu dans le paysage* et Leonor Fini, *Rogomelec*.

Pantin désarticulé

Depuis le temps qu’il marche, il aurait pu faire le tour de la terre !

Sous le soleil d’été, dans les brouillards humides de l’automne, même sur l’herbe gelée de décembre, il marche. Tous les jours, par tous les temps.

Je ne sais pas son nom, je ne sais rien de sa vie, avant...

C’est une silhouette penchée qui m’a toujours intriguée.

Depuis combien de temps arpente-t-il le bord des routes du Périgord Noir ? J’ai du mal à situer, dans les méandres de ma mémoire, la première fois où je l’ai rencontré, marchant sur la chaussée et sautant vivement sur l’accotement herbeux juste devant ma voiture. Cette situation s’est reproduite tant de fois depuis et je ressens toujours la même surprise effarée, la même appréhension face au danger qu’il court, mêlée au soulagement de l’avoir évité... Combien d’automobilistes, au fil des années, ont ressenti le même choc en croisant son ombre désarticulée, sortie subitement du brouillard du matin ou de l’obscurité de la nuit tombante ?

Aujourd’hui, on le rencontre moins souvent et son périmètre de circulation semble s’être bien restreint. La fatigue de l’âge se faisant sentir, il devient plus prudent, faisant de nombreuses haltes. Mais sa silhouette reste la même, un peu plus courbée peut-être ? Plus visible cependant, car dotée d’un gilet jaune fluorescent, gilet de sécurité, rassurant pour ceux qui le croisent !

Il est, depuis toutes ces années, pensionnaire de la Maison de Retraite ; il a dû y entrer encore relativement jeune et plein d’énergie puisque, à l’époque, il n’était pas rare de le rencontrer à une vingtaine de kilomètres de son point de départ.

Je me plairai à imaginer sa vie antérieure : quel accident lui a ainsi courbé le dos et déplacé les vertèbres cervicales ? Était-il cascadeur, funambule, explorateur de contrées lointaines ?

Lorsqu'il marche, il est toujours solitaire et on ne le voit jamais converser avec quiconque. Il est vrai qu'il privilégie les balades hors de la ville et semble peu sociable. Je le rencontre parfois, appuyé à un muret pour se reposer, la tête touchant presque ses genoux ; je le salue d'un « Bonjour Monsieur ! » auquel il ne répond pas, tout entier tourné vers son monde intérieur : sans doute devrais-je arrêter ma bicyclette et engager la conversation ? Oserais-je un jour ? Je dois avouer qu'il me fascine, tout en me faisant un peu peur, il est si différent, bien qu'il paraisse si inoffensif ! Je ne peux en même temps m'empêcher d'éprouver envers lui un sentiment d'admiration : comment trouve-t-il l'énergie de marcher ainsi malgré son handicap physique ? Beaucoup d'individus dans sa situation auraient abandonné la partie depuis longtemps ! Il doit avoir une volonté hors du commun, une volonté à traverser les déserts, à escalader des montagnes inaccessibles, à conquérir des terres inconnues...

Et toujours solitaire... Il a pourtant eu une enfance, des parents quelque part, une maison où il a passé ses jeunes années. Je l'imagine, garçonnet, grimper à la cime des peupliers pour découvrir les oisillons dans les nids de pies, traverser les ruisseaux en sautant d'une pierre à l'autre sans se mouiller, se perdre dans les bois en guettant les écureuils ! Puis, adolescent, a-t-il été amoureux ? A-t-il rencontré une sauvageonne à sa mesure ? A-t-il embarqué sur un cargo en partance pour des mers lointaines ? Cet infatigable marcheur a peut-être une vie passionnante à raconter...

Mais qui va oser l'arrêter au bord de sa route solitaire, qui va percer le mystère de ce pantin désarticulé, enroulé dans son gilet jaune fluo ?

Marie-Thérèse Laborde

Le couple du silence

La salle de restaurant de l'hôtel se remplissait peu à peu du brouhaha chaleureux des vacanciers, ravis de cette pause conviviale en milieu de journée d'un été caniculaire.

Par la grâce bienveillante de ce temps béni qui suggère aux adultes de baisser leur garde habituelle, les ados de l'établissement, dont je faisais partie, avaient eu l'autorisation de se regrouper pour partager leurs repas. Bavardages, facéties, rires et extrapolations sur le monde défilant sous nos yeux étaient devenus un joyeux quotidien qui satisfaisait notre besoin de détente et consolidait notre complicité naissante. Et puis, il y eut ce jour où je ressentis soudain une étrange fascination pour un couple, au demeurant fort ordinaire, qui venait de passer le pas de porte pour la première fois.

Jupe rouge et chemisier blanc pour elle ; pantalon bleu et polo blanc pour lui. Ces vêtements auraient pu me faire sourire en ce qu'ils arboraient des couleurs fort patriotiques mais il n'en fut rien.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre dans un coin reculé de la pièce. Leurs regards étaient absolument inexpressifs ouvrant ainsi la porte à toutes les chimères. Seules leurs montres, portées à leurs poignets gauches, suggéraient un semblant de rythme à ces êtres parés d'aucun autre ornement pouvant témoigner d'une quelconque alliance. Pas un seul mot ne vint éclairer leurs regards et mon imagination habituellement fertile ne trouvait aucune réponse à ce que leurs lèvres ne se disaient pas. Telle une apparition éphémère, leur repas terminé, ils disparurent, comme ils étaient venus, d'un pas feutré.

La nuit qui suivit cette rencontre me plongea dans des rêves où réalité et surnaturel se mêlèrent dans des situations étranges et je n'eus, à mon réveil, sans comprendre pourquoi, qu'un seul désir : les revoir.

Quelques jours plus tard, alors que je visitais avec mes parents la jolie ville d'Annecy, le hasard se mit à badiner et « mon » couple apparut au détour d'une ruelle pétillante de fleurs. Ils n'avaient rien changé : mêmes tenues, même silence et mêmes visages figés en un soupçon d'irréalité. Seule petite différence : ils se tenaient la main et ce contact me les rendit crédibles.

Je les voyais pour la seconde fois mais mon esprit était encore plus dérouté. Ils paraissaient enfermés dans une bulle de silence que personne ne semblait pouvoir et n'osait franchir. Couple licite ? illicite ? heureux ? malheureux ? Ils étaient là, tous les deux, tout simplement, mais en fait si peu présents que la porte s'ouvrait à

toutes les hypothèses. Ils tournèrent bientôt au coin d'une rue et leurs ombres distendues s'effacèrent peu à peu du trottoir brûlant.

Il me vint alors à l'esprit ce dicton avec lequel j'ai toujours aimé jouer pour en vérifier l'exactitude : « jamais deux sans trois ». Je les avais vus deux fois ! Y en aurait-il une troisième et où aurait-elle lieu ? Car il faut savoir que la règle veut que lorsque deux choses semblables se produisent la troisième se pare d'une légère différence.

L'été tirait à sa fin et il était de tradition de terminer les vacances, chaque année, sur la côte basque, berceau d'une partie de ma famille. Nous étions le 28 août. Sur la route de la corniche, nous rentrions d'Hendaye en roulant très lentement, au milieu d'une circulation intense, en direction de St Jean de Luz. Je rêvassais, sur le siège arrière de la voiture en regardant, par la vitre ouverte, les vagues s'échouer lourdement au pied des falaises abruptes. Tout à coup, au détour d'un virage, je les vis, là, pour la troisième fois. Incrédule tout d'abord puis apeurée car croyant à un mirage, je fis appel au souvenir de mes parents pour me confirmer qu'il s'agissait bien de ce couple venu un jour déjeuner à l'hôtel de Thonon les bains puis rencontré à Annecy mais leur « oui, peut-être » indifférent me laissa terriblement seule.

Leur voiture était arrêtée au bord de la falaise et ils se tenaient droits, l'un contre l'autre, face à l'immensité de l'océan. Imaginant un geste désespéré de leur part, je ressentis une terrible sensation d'impuissance mais l'évanescence beauté de la scène qui s'offrait à moi suffit à m'apaiser.

C'était leur histoire et, chemin faisant, je ne percevais déjà plus rien de ces inconnus par trois fois rencontrés et dont la vie restera, pour moi, à jamais, un mystère.

Françoise Cartron

Le nomade

En cette année 2002, un groupe de chanteurs nigériens est venu à Montignac nous faire découvrir leurs mœurs et coutumes. Ces nomades ne possédaient pas d'outils sonores. Ils voyageaient sans lourdeur ni démesure et ne s'encombraient donc pas avec des instruments qui auraient pu entraver leurs déplacements. Cela leur paraissait inutile. Ils émettaient le bruit émis par les sons de leur bouche.

Ils s'accordaient le minimum : leur sens de l'humanité.

Lors d'un échange culturel, j'avais été vivement surprise par la présentation d'un « chant de séduction » que ce peuple pratiquait une ou deux fois par an dans une ville où se rejoignaient les tribus nomades afin de conquérir des filles et fonder une famille. Leurs maquillages bleu roi étaient tracés sur leurs visages, sur leurs fronts et leurs mentons.

Lors de ces chants de séduction, ils roulaient leurs yeux, expressifs et joueurs, ressortant bien blancs car la couleur de leur peau était ambrée très foncée et le bleu des dessins maquillant leurs fronts était bleu roi. Ils ouvraient tout grand leurs orbites, tournaient leurs yeux (l'iris contrastait avec le blanc de leur œil) et celui qui les faisait rouler le plus rapidement — avec une rapidité incroyable — était le prétendant distingué. Leurs dents bien blanches ressortaient par leurs sourires, en partie grâce au maquillage et à la couleur de leur peau. J'imagine que l'enthousiasme de leurs chants et ces mimiques dégageaient du bien-être en collectivité, dans ces réunions annuelles.

Puis 2006 est venu, avec l'état d'urgence. Au Niger, suite à quelques années de sécheresse, le cheptel avait été décimé. Il fallait trouver d'autres sources de revenus. Quelques individus ont bien voulu sortir de chez eux de nouveau, pour d'autres causes : la création, la fabrication de bijoux en argent pouvait apporter d'autres moyens de subsistance. Il fallait agir. Les bijoux, aux bruits de cascades d'antan, pouvaient satisfaire.

Je me souviens de cette rencontre éphémère, l'été 2006. Au marché de Montignac-Lascaux, des regards en disaient long : que venaient faire ici, « chez nous », ces personnes « différentes » ? Durant le Festival, les gens sont bienveillants mais hors de cette période d'accueil, certains veulent bien recevoir mais pas donner.

Cet homme était un ancien éleveur devenu marchand, par la force des choses de la vie. C'est lui qui m'a montré le sens des symboles gravés sur les bijoux : ils représentaient le silence, l'immensité, l'eau, le sable, la rivière, les montagnes. Cet homme enrubanné, en tenue de son pays, a bien voulu prendre de son temps pour

m'informer de ce que je n'avais pas vu, pas remarqué de prime abord. Ces nomades venaient exercer leur nouveau métier ; leur travail redéfini parce que leurs vastes contrées périssaient à cause du réchauffement climatique planétaire. Un peu d'argent leur servirait à pouvoir se déplacer durant la période estivale, de festival en festival, puis une fois rentrés au Niger, à financer l'achat de nouveau bétail et faire vivre leurs familles. La caravane de chameaux, sur la route du sel, pourrait, espérait-t-il, se redéployer. Les intentions, les échanges lors des rencontres estivales allaient faire de leur côté leur bonhomme de chemin.

De leurs itinéraires, leurs curiosités, leurs découvertes, ils auraient vraisemblablement des choses à raconter...

Marie-Christine Perrot

Grand-père Pandore

Accroché à mes souvenirs, suspendu à ma mémoire, l'air académique, la moustache conventionnelle et bien taillée, le costume strict, son regard enveloppa chaque minute de mes jeunes années.

Autour de lui des murmures, des ombres, des on-dit, des non-dits, de bruyants silences. Image feutrée, trouble. Une seule certitude, il était mon grand-père. Il s'appelait Jean. Il semblait veiller, contrôler, dominer. Chaque pièce de la maison recelait une de ses œuvres : petit ange lourd et luisant en bronze foncé sur ma table de nuit, grand fusain de Voltaire en bonne place dans le salon, tête de Faune en terre cuite rouge et inquiétante hantant l'interminable couloir menant aux toilettes ; piston en cuivre, épées et casque de pompier. Enfin toute une quantité de belles choses. J'avais affaire à un artiste. C'était certain. Un grand artiste.

Des murmures m'avaient susurré : communiste, suicidaire, coureur de jupon, architecte talentueux à la Conciergerie, cultivé, hypersensible. Père d'un petit garçon joyeux et bouclé appelé Paul, mort à 5 ans de la diphtérie, et de deux jolies petites filles dont l'une atteinte de la sclérose en plaque à 18 ans. Je le sentais intègre, rigide, malheureux, accablé, dévasté, digne, profondément honnête. Je l'aimais bien ce grand-père.

Aurait-il fait des choses graves, mal vues ou héroïques ? À mes demandes à son propos, les réponses étaient évasives, fuyantes. Quel mystère cachait ce regard droit et triste ? Je ne le saurais sans doute jamais. On sent très jeune ce qu'il ne faut déranger sous aucun prétexte. Ne pas ouvrir la boîte de Pandore.

Chaque matin, sur la grande table commune où m'attendait le déjeuner soigné et attentif de ma grand-mère, le nez plongé dans la chicorée, je sentais au dessus de moi le regard de celui qu'on appelait Jean, qu'on disait mon grand-père et qui, accroché à un clou doré, trônant au centre du mur de la salle à manger, seul, enveloppait ma journée d'un noir et blanc protecteur et bienveillant.

Et ainsi, chaque jour, jusqu'à mes 18 ans. Là, je suis partie sans me retourner, comme tous les jeunes de cet âge. Se retourner ? Inutile. Ma mémoire avait, depuis longtemps, inscrit l'amour de la photo jaunie.

D'ailleurs, il paraît qu'il était mort quand j'avais deux ans.

Isabelle Bernède